

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Henri Hamelin

Souvestre, Émile

Bielefeld, 1841

Akt I

[urn:nbn:de:bsz:31-90115](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-90115)

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente un salon. — Portes au fond et dans les côtés. — Sur le devant, des tables et près d'elles des fauteuils. — Une table servie dans le fond.

Scène I.

LOUISE, occupée à mettre le couvert sur la table pour le déjeuner; FRANÇOIS, entrant.

FRANÇ. Ah! je savais bien que je vous trouverais au salon.

LOUISE. Vraiment!

FRANÇ. C'est-il pas ici que M. Lambert travaille?... vous venez le chercher encore..

LOUISE. Possible.

FRANÇ. Et je vous gêne?...

LOUISE. Peut-être...

FRANÇ. Alors je reste! je veux rester... ça vous ennuiera.

LOUISE. Du moins, vous vous rendez justice.

FRANÇ. Oui, que je me rends justice...

et à vous aussi!... allez, mauvaise!... allez, sans cœur!... ne pas vouloir seulement me parler... ne pas me dire un mot d'amitié!... et penser que c'te femme-là m'a dit autrefois qu'elle m'aimait!

LOUISE. Parcequ'autrefois vous étiez un bon enfant, point jaloux, tandis que maintenant...

FRANÇ. J'ai tort, peut-être! c'est déjà si sûr, une femme, pour qu'on s'y fie!... vous surtout qu'êtes une savante.

LOUISE. Ah! voilà!.. parceque madame Hamelin m'a fait apprendre à lire et à écrire, monsieur s'épouvante; on dirait que l'alphabet est quelque chose d'immoral.

FRANÇ. Eh bien oui, c'est vrai, j'haïs l'alphabet, j'ai en horreur la moulée, d'autant que j'ai jamais pu y mordre... je m'défie de tous ceux qu'en savent pus que moi... c' qui fait que j' me défie de tout le monde.

LOUISE. Alors, pourquoi vouloir m'épouser?

FRANÇ. Pourquoi?... méchante!... vous le savez pas peut-être?... — Parceque j' vous aime malgré moi, parceque vous m'avez ensorcelé, quoi!... (*S'approchant.*) Ah! Louise, si tu voulais être bonne fille comme autrefois, quand nous servions ensemble à la ferme! alors nous étions bien heureux!... mais depuis que t'es venue chez madame Hamelin, ils ont fait de toi une demoiselle; — tu sais lire dans les livres,

t'écris des lettres que je peux pas voir c' qui a dedans; et tout ça, ça me tourmente, ça m'empêche de dormir, ça me donne la fièvre.

LOUISE. Dites que vous êtes fou, François.

FRANÇ. C'est possible; mais j'aime mieux être fou que d'être... autre chose. — Oh!.. ce M. Lambert je l'hai t'y! — qu'est-ce qu'y reste faire ici? pourquoi qu'y retourne pas à Paris?... un peintre... est-ce que c'est sa place dans une fabrique de coton?..

LOUISE. Na savez-vous pas qu'il est cousin de M. Hamelin, qu'il est venu ici parcequ'il était malade... et je crois, aussi, d'après quelques mots que j'ai entendus, parcequ'il avait des créanciers... (*mouvement de François.*) c'est pas étonnant!.. les artistes... c'est si peu intéressé... ça ne pense jamais à l'argent... puis il n'a pas de fortune, ce jeune homme... il paraît même qu'il n'était pas heureux à Paris!

FRANÇ. Oui, et vous voulez le dédommager ici, n'est-ce pas?

LOUISE, *blessée.* Monsieur François!..

FRANÇ. Et c'est pour consoler M. Lambert que je vous vois entrer dix fois par jour chez lui, sous prétexte de lui porter de la musique ou de lui demander des livres.

LOUISE. Ne vous ai-je pas dit que c'était madame qui m'envoyait.

FRANÇ. C'est ça... et c'est pour madame qu'y reste ici depuis deux mois, lui qui devait repartir au bout d'une semaine, qu'il est tous les jours plus triste et qu'y se promène dans le parc comme ça: (*il fait comme un homme qui marche d'un air sombre.*) en poussant des soupirs à faire peur aux oiseaux!

LOUISE. Fi, le vilain jaloux qui espionne tout le monde!...

FRANÇ. C'est-à-dire qu'y faudrait fermer les yeux!

LOUISE, *vivement*. C'est-à-dire, qu'il ne faut pas mépriser ceux qu'on aime, en les soupçonnant; je suis libre de mes actions et je ne veux pas qu'on y voie du mal, entendez-vous?...

FRANÇ. Ainsi, il faut vous laisser faire la coquette?

LOUISE, *s'animant*. Et si je veux être coquette!...

FRANÇ. Par exemple!...

LOUISE, *s'animant*. Si je veux parler à M. Lambert!

FRANÇ. Mais, mam'selle...

LOUISE, *en colère*. Et puisque vous vous défiez de moi... tout est rompu entre nous...

FRANÇ. Qu'est-ce que vous dites donc?..

LOUISE. Je ne veux pas d'un mari jaloux... je ne veux plus vous parler.

FRANÇ. Mais, Louise...

LOUISE. Je ne vous aime plus!...

FRANÇ. Louise!

LOUISE. Je vous déteste.

FRANÇ., *reculant.* Ah!

(*Louise sort.*)

Scène II.

FRANÇOIS, *seul.*

Louise... Louise... eh ben!.. elle s'en va tout de bon... Dieu de Dieu, j'ai t'y du malheur!... v'là que j' l'ai fâchée à présent!... oh!... j' m'ai en abomination! — Et si c'est vrai cependant qu'elle m'aime plus!... si elle aime M. Lambert? — oh! non, ça ne peut pas!... à moins que ça ne soit! — ah! je l' saurai bientôt... je les suivrai partout... je les écouterai, et si je m'aperçois de queuqu' chose... malheur à eux!... j' suis capable d'aller me jeter à la rivière. (*Apercevant Baudoin.*) Ah!

Scène III.

FRANÇOIS, BAUDOIN.

BAUD. As-tu vu M. Hamelin, François?

FRANÇ. Y n'est pas sorti de sa chambre.

BAUD. Comment, il n'est pas levé?

FRANÇ., *confidentiellement.* C'est-à-dire, qu'y n' s'est pas couché.

BAUD. Encore!...

FRANÇ. Y m'a bien défendu de l' dire à madame, mais v'là plusieurs nuits qu'y veille!... J' comprends pas ça, moi, qu'un homme riche comme monsieur, un des premiers fabricants du pays soit toujours à

l'ouvrage... Moi qui suis qu'un domestique... j'ai jamais envie de travailler... jamais! et j' dors le plus tard possible...

BAUD. Et l'oncle de madame... M. Cantal?

FRANÇ. Oh! lui, y dort sans scrupules, j' vous en réponds. Au fait, il est arrivé hier soir si tard, y doit être fatigué! — v'là un brave homme, par exemple!... tous les ans, quand y vient lui-même faire ses commandes à la fabrique et passer quelques jours avec sa nièce, y m' dit dès qu'y m' voit: — Ehben! François, est-ce que t'es toujours aussi bête, mon garçon? Toujours M. Cantal, que j' lui réponds en riant... parceque je sais ben que c'est pas pour m'humilier!... — oh! y n'est pas fier du tout, l'oncle à madame! — avec ça qu'y n'aime pas plus qu' moi l' peintre.. M. Lambert.

BAUD. Comment sais-tu cela?

FRANÇ. Oh! c'est ben visible... y a deux ans, quand y se sont rencontrés ici, y s' disputaient toujours... et hier encore, à peine M. Cantal était arrivé qu' ça a recommencé... puis, que l' vieux avait l'air d'observer l'autre du coin de l'œil, comme s'il avait su quequ' chose sur son compte.

BAUD. Tu es un curieux: va au village, attends l'arrivée du courrier, et apporte les lettres sur-le-champ...

FRANÇ. Oui, monsieur Baudoin.

(Il sort.)

Scène IV.

BAUDOIN, *seul.*

Pauvre M. Hamelin!... travailler nuit et jour, et sans pouvoir vaincre le mauvais sort!... quand je pense que dans quelques semaines tout le monde connaîtra sa ruine... que cette fabrique ne lui appartiendra plus!... Le voici.

Scène V.

BAUDOIN, HAMELIN.

HAMEL., *tenant un papier à la main.*
C'est bien cela... c'est bien cela!...

BAUD. Monsieur...

HAMEL., *apercevant Baudoin.* Ah! c'est vous, Baudoin.

BAUD. Je vous apporte l'inventaire de la filature, monsieur...

HAMEL., *avec distraction.* Ah!... eh bien!

BAUD. Toutes dettes payées... il restera à monsieur les vingt mille francs dus par la maison Durand...

HAMEL. Ainsi ces vingt mille francs sont à moi... je puis les exposer sans crainte?... merci, Baudoin... ils suffiront peut-être pour me sauver...

BAUD. Comment?...

HAMEL. Vous connaissez ma situation comme moi-même, mon vieil ami; vous savez que je lutte en vain depuis deux années contre la concurrence étrangère; je

ne puis échapper au désastre qui menace ma filature, qu'en découvrant les moyens de soutenir cette concurrence... une machine qui me permette de produire à moins de frais.

BAUD. Eh bien?...

HAMEL. Eh bien!... ce problème, j'en ai long-temps cherché la solution sans pouvoir la trouver... — oh! je ne puis dire ce que j'ai souffert depuis six mois, mon ami; ces dernières nuits surtout, je les ai passées dans toutes les angoisses de la fièvre... je sentais le temps s'enfuir... et à chaque heure qui sonnait, je pensais que je faisais un pas de plus vers ma ruine. Enfin... cette nuit... pendant que j'étais là, près de la chambre de mes enfants qui dormaient... écoutant leur douce respiration, et pensant avec désespoir que leur sort dépendait de cette découverte qui m'échappait toujours... je ne sais si c'est une inspiration de ma tendresse, mais le moyen que je cherchais vainement depuis six mois... s'est présenté subitement à mon esprit... et le voilà!...

BAUD. Est-ce possible?... mais alors vous ne serez plus obligé d'abandonner la fabrique à vos créanciers... vous n'avez plus rien à craindre.

HAMEL. Oh! je n'ose me confier encore à mon espérance... j'ai peur de me faire illusion... puis, ces machines nouvelles qui doivent me sauver, ne peuvent être établies qu'à grands frais.

BAUD. Ne pourriez-vous trouver la somme nécessaire?.... Si vous parliez à M. Cantal, par exemple?...

HAMEL. J'y avais songé d'abord... je devais lui faire connaître ma situation, et lui proposer une association qui eût pu devenir profitable dans l'avenir... mais hier, en arrivant, il m'a appris qu'il venait de céder ses affaires et de réaliser tout ce qu'il possédait afin de vivre désormais en repos : il ne s'est même arrêté à Rouen que pour voir un domaine dont son notaire lui avait parlé; il en paraît ravi et l'affaire est presque conclue.

BAUD. Ah!

HAMEL. Ma demande eût dérangé ses plans; il eût fallu qu'il renonçât à toutes les joies qu'il avait promises à ses vieux jours, qu'il préférât mon bonheur au sien!... c'eût été me montrer trop égoïste; j'ai dû renoncer à mon premier projet...

BAUD. C'est juste...

HAMEL. Mais ces vingt mille francs dont vous parliez toute-à-l'heure, et que je puis hasarder puisqu'ils m'appartiennent, me suffiraient pour un premier essai... si j'échoue, je n'aurai du moins compromis la fortune de personne; si je réussis, au contraire... tout deviendra facile, et j'emprunterai sans scrupule, sûr de satisfaire à mes engagements.

BAUD. Pourvu que la maison Durand paie ces vingt mille francs!...

HAMEL. La chose est douteuse... je le

sais ; mais le courrier d'aujourd'hui décidera de mon sort : s'il m'apporte la nouvelle que ma traite a été protestée... alors ma découverte est inutile... et tout sera dit : je partirai pour Rouen ; je réunirai mes créanciers... et je ferai honneur à tous mes engagements... je sais ce que ce désastre aura d'affreux !... il me frappera dans ma femme... dans mes enfants... — mais je suis jeune, je prendrai, s'il le faut, une place de commis à côté de vous, mon brave Baudoin, et je recommencerai la vie avec un capital qui porte un intérêt lent quelquefois, mais toujours sûr : — le courage !...

BAUD., *attendri*. Cher monsieur Hamelin !

HAMEL. Laissons cela... — Il n'y a rien de nouveau depuis hier ?

BAUD., *lui donnant un papier*. Ces lettres de change souscrites par le cousin de monsieur... M. Lambert... et que vous aviez donné ordre de payer à Paris...

HAMEL. Ah ! bien... Quand je donnai cet ordre... il y a quelques mois... je croyais encore pouvoir faire ce sacrifice... lui éviter des soucis qui l'auraient découragé davantage !... il y a tant d'obstacles pour l'artiste jeune et pauvre ! (*A part.*) Ce sera du moins un dernier service que j'aurai pu lui rendre avant ma ruine.

(*Il déchire les lettres de change.*)

BAUD. Vous n'avez pas d'autres ordres à me donner, monsieur ?

HAMEL. Non. — Ah ! écoutez, Baudoin ;

vous êtes un vieil ami de la famille... vous étiez le commis de confiance de mon père, comme vous êtes le mien; le n'ai dû vous rien cacher; mais le plus profond silence... pas un mot surtout à ma femme; je veux supporter seul jusqu'au bout toutes les inquiétudes.

BAUD., *tristement.* Oui, monsieur.

HAMEL., *lui prenant la main.* Et surtout ne sois pas triste ainsi, ou ton air en dirait autant que des paroles... sois tranquille comme moi...

BAUD. Je tâcherai, monsieur. *(Il sort.)*

Scène VI.

HAMELIN, *seul.*

Eugénie ne saura que trop tôt notre changement de fortune, s'il arrive. — Notre aisance dont elle dédaignait la source lui a laissé jusqu'à présent le loisir des rêveries romanesques; mais comment supportera-t-elle un brusque retour à l'existence positive?... ah! si je pouvais lui épargner cette dure épreuve!... Mon Dieu! ce courrier... — je meurs d'impatience... — et si la traite était payée... j'ai là de quoi me sauver... j'en suis certain...
(Il s'assied à gauche et examine des papiers.)

Scène VII.
HAMELIN, EUGÉNIE.

(Eugénie entre rêveuse, un livre à la main, par la droite elle aperçoit Hamelin, tressaille, puis vient à lui.)

EUGÉN. Bonjour, Henri...

HAMEL., lui prenant la main. Bonjour...

(Il continue à examiner ses papiers.)

EUGÉN., le regardant. Toujours ces calculs!...

(Elle va s'asseoir tristement; Hamelin lève les yeux, d'abord avec distraction; puis son regard s'arrête sur Eugénie.)

HAMEL., avec intérêt. Tu es triste, Eugénie...

EUGÉN., sourdement. Vous vous en apercevez, pourtant.

HAMEL., se levant. C'est vrai... je ne devrais point être préoccupé quand je te vois... j'ai tort... mais ne m'en veux pas...

EUGÉN., tristement. Oh! non... je sais que vous êtes bon!...

HAMEL. Tu parais souffrante....

EUGÉN. Oui...

HAMEL. Qu'as-tu donc?

EUGÉN. Je ne sais... Il y a des jours comme cela, où le cœur est douloureux... sans que l'on sache pourquoi; où tout déplaît, afflige; où l'on respire mal à l'aise, et où l'on sent le besoin de pleurer.

HAMEL. Oui, ce sont des défaillances de l'âme que nous avons tous éprouvés à

nos heures... mais plus fréquentes chez toi, parceque tout ce qui t'entoure te déplaît... (*Mouvement d'Eugénie.*) Oh! ne cherche ni à me contredire ni à t'excuser.... crois-tu que je n'aie pas compris la cause de ces dégoûts? Enfermée dans un comptoir dès ton enfance, tu as vu tes premières années s'écouler sans joie, sans liberté... Ton oncle espérait enchaîner ainsi ton imagination, et il l'a rendue plus active. Il t'a fait prendre en horreur la vie qu'il voulait t'imposer. — Puis la lecture, la solitude, l'oisiveté que permet l'aisance ont exalté chez toi ces dispositions... Et, maintenant, tout ce qui te rappelle, même de loin, la réalité, te tourmente, te déplaît... N'est-ce point là ton mal, dis-moi?

EUGÉN. Peut-être; je trouve tout monotone autour de moi; je voudrais du changement... des émotions... quelque chose qui pût m'occuper, et me faire sentir que je vis.

HAMEL., *souriant.* Enfant!... comme s'il n'y avait de charmes que dans ce qui sort de la vie ordinaire!... et ne sais-tu pas où conduit cette exaltation romanesque dans laquelle tu te complais? Regarde Lambert... la fièvre du siècle l'a aussi gagné; toujours inquiet, mécontent, parcequ'il n'a point su se résigner aux premiers désenchantements que tout artiste doit subir; il se plaint de la vie au lieu de songer à y prendre sa place; et au premier chagrin il la quittera brusquement. Ah! évite cette

dangerreuse maladie! que te manque-t-il? tu as près de toi tes enfants... ton mari... c'est ton monde à toi... et tu peux l'enfermer dans tes deux bras!... Laisse toutes les rêveries qui t'attristent, sois heureuse parceque l'on t'aime, et aime les autres pour qu'ils soient heureux: c'est la vie, cela; pourquoi la chercher ailleurs?

RUGÉN. Tu as raison, Henri, tu as raison; oui, parle-moi ainsi... j'ai besoin de t'entendre... tu me calmes, tu me persuades.... je ne te vois point assez... nous causons trop rarement... reste toujours près de moi...

HAMEL. Je le voudrais, mais tu le sais, toute notre fortune est dans notre travail.

RUGÉN. Eh! qu'importe la fortune? — Je vous en prie, Henri, ne me quittez point si souvent...

HAMEL. Je tâcherai.

RUGÉN. Aujourd'hui, par exemple, nous devons, après déjeuner, faire une promenade aux Saulaies... vous viendrez, n'est-ce pas?...

HAMEL. Pardonne-moi... c'est impossible.

RUGÉN. Pourquoi?...

HAMEL. J'attends des lettres...

RUGÉN. Baudoin sera là.

HAMEL. Non... il faut que je les voie — et je ne sais... il me semble même que le courrier tarde...

RUGÉN. Mais....

HAMEL. Je ne puis, te dis-je. . (*en sou-*

riant.) tu sais notre maxime: les affaires avant tout...

EUGÉN., *avec expression.* Ah! oui..., avant tout...

HAMEL., *blessé.* Eugénie... vous êtes injuste... mais vous ne pouvez savoir de quelle importance sont pour moi les nouvelles que j'attends... (*à part.*) plaise à Dieu qu'elle ne le sache jamais!... Allons... enfant... n'aurez-vous jamais de raison? (*Eugénie fait un mouvement.*) Je n'ai point douté de ton cœur, moi... pourquoi douter du mien... point de querelle... je t'en conjure... j'ai besoin de calme... Ta main! — Chère insensée!...

(*Il prend la main d'Eugénie et l'embrasse. Dans ce moment Lambert entre et s'arrête en faisant un mouvement.*)

Scène VIII.

LES PRÉCÉDENTS; LAMBERT, *une boîte de pistolets à la main.*

EUGÉN., *se détournant et tressaillant.* Monsieur Lambert!...

HAMEL. Bonjour, Alfred...

LAMB., *brusquement.* Bonjour...

(*Il va déposer sur la table sa boîte de pistolets.*)

HAMEL. Depuis ce matin j'entends tes coups de feu dans le bois; j'ai cru que tu chassais, car c'est une passion chez toi depuis quelque temps.

LAMB. C'est de la fatigue, du bruit, de

l'oubli pour une heure... et c'est beaucoup que de gagner une heure sur la vie!

HAMEL. Et ton tableau, avance-t-il ?

LAMB. Non ; je ne l'achèverai pas !

EUGÉN., *vivement*. Pourquoi cela ?

LAMB. A quoi bon combattre quand on est certain de ne pas vaincre ? je suis las de faire des rêves qui ne s'accomplissent pas !

HAMEL. Mais tu destinais cette sainte Geneviève à l'exposition !

LAMB. Elle n'y paraîtra pas : qu'importe aux désœuvrés qui font le public un tableau de plus accroché aux murs du Louvre !

HAMEL. Cependant c'était un moyen de révéler ton talent...

LAMB. Et qui le jugerait ce talent ? quelques feuilletonnistes chargés de faire une fois par jour la parade à la porte d'un journal, connaisseurs d'occasion qui sacrifieraient Raphaël à un calembourg !... — non, non, soumettre l'art à de tels juges c'est l'avilir.

HAMEL. Mais comment ne pas rester ignoré si l'on ne tente rien pour se faire connaître ?

LAMB. Je le sais, de nos jours il faut que l'artiste se fasse le commis voyageur de sa gloire, car la célébrité ne vient plus chercher le génie obscur !.. aussi, malheureux qui s'acharne à poursuivre de brillantes chimères ! — Ah ! pourquoi n'ai je point été aussi sage que toi, Henri ? au lieu de me trouver maintenant un miséra-

ble peintre inconnu, je serais propriétaire de quelque riche fabrique... et heureux comme toi!...

HAMEL. Tu aurais d'autres soucis, peut-être.

LAMB., *amèrement*. Oh! sans doute; la baisse des cotons, la hausse de la garance et la crainte de ne pas devenir assez vite millionnaire... — Mais je ne sais pourquoi je dis tout cela; ne vivons-nous pas dans une société civilisée et sous un gouvernement constitutionnel? après tout, si les artistes se trouvent trop mal, l'opium n'est point si cher, et la rivière coule pour tout le monde!...

HAMEL. Encore un cœur malade... (*Regardant sa montre.*) Mais ce courrier.... ce courrier qui n'arrive pas!... Ah! l'incertitude est pire que le malheur même. — Et cependant... je devrais utiliser ces moments d'attente... oui, tâchons de revoir ces plans... je les ai vérifiés vingt fois et j'ai toujours besoin de m'assurer que je ne me suis point trompé...

RUGÉN. Vous nous quittez?...

HAMEL. Oui... déjeûnez sans moi... je reviendrai tout-à-l'heure.

(*Eugénie qui a fait un mouvement pour le retenir, s'arrête découragée; Hamelin rentre dans sa chambre à droite.*)

Scène IX.

EUGÉNIE, LAMBERT.

EUGÉN., *à part, avec un coup-d'œil à Lambert.* Toujours me laisser seule!...
(Elle s'assied à droite, Lambert est assis à gauche.)

LAMB. Hamelin est bien préoccupé ce matin.

EUGÉN., *qui s'est assis.* Oui.,

LAMB. Sans doute quelque affaire nouvelle!... quelque découverte peut-être... une roue à retrancher à ses machines, ou une navette à ajouter à ses métiers! Voilà savoir user de son intelligence, du moins! savoir vivre!... c'est ainsi que l'on fait son chemin dans le monde, et que l'on acquiert de la fortune... de la considération... de la célébrité... même.

EUGÉN., *le regardant.* Encore triste et amer!...

LAMB. Moi, nullement: tout cela me semble juste: le monde ne peut récompenser que les mérites qu'il comprend... Moi, triste et amer?... pourquoi?... n'ai-je point pris mon parti sur le bonheur?...

EUGÉN. En y renonçant!...

LAMB. C'est quelque chose, que d'être détrompé d'une illusion.

EUGÉN. Êtes-vous donc si certain que le bonheur soit impossible?...

LAMB., *se levant.* Oh! maintenant!.. oui, madame!... autrefois... il y a quelques jours

peut-être, j'aurais pu espérer encore. A défaut de la gloire, noble rêve que l'on raille de nos jours, je comptais encore sur les ivresses du cœur; je croyais que l'amour pouvait consoler de tout...

EUGÉN., *timidement*. Et maintenant?...

LAMB. Maintenant... je sais que l'homme sans joies, sans richesse et sans illustration, offrirait en vain à une femme tout ce qu'il y a en lui de dévouement et de tendresse... les malheureux ne peuvent être aimés...

EUGÉN., *avec émotion*. Ah! vous êtes injuste.

LAMB., *vivement*. Le croyez-vous!

EUGÉN. Mais je ne sais pourquoi nous parlons de ces choses... je vous attriste. — Vous m'avez promis une lecture ce matin... (*Elle va vers la table à gauche.*) On m'a envoyé là plusieurs volumes dont je n'ai encore vu que les titres... Connaissez-vous Valérie?...

LAMB. Oui, madame.

EUGÉN. Quel est ce livre?

LAMB. L'histoire d'un jeune homme qui meurt parceque la femme qu'il aime appartient à un autre.

EUGÉN. Ah!... lisez autre chose.

(*Elle lui donne un autre livre.*)

LAMB. Oui, c'est une histoire trop vulgaire, n'est, ce pas? c'est celle de tant de malheureux! car les hommes ont ainsi réglé le monde: nous rencontrons un jour trop tard la femme qui eût pu rendre notre

vie heureuse, et il nous est défendu à jamais de l'aimer!.. le bonheur appartient au premier arrivé; il dépend d'une visite, d'une rencontre, toujours du hasard, jamais du cœur!..

RUGÉN., *à part.* Oh! cela est vrai!..

LAMB. Et cependant, cette femme, quelquefois, est votre unique espoir; quand vous l'avez connue votre cœur était mort à toutes les joies; l'existence vous fatiguait, et vous alliez vous en délivrer comme d'un fardeau.

RUGÉN., *à part.* Que dit-il?...

LAMB. Vous vous êtes repris à la vie à cause d'elle, vous avez oublié votre désespoir, vous êtes resté pour vous enivrer du son de sa voix, pour attendre l'heure où son regard saura lire dans le vôtre... et ce regard ne se lèvera point, cette femme sera sans pitié pour vous... elle vous écoutera froidement... elle refusera de vous comprendre, et vous serez forcé de lui dire...

RUGÉN., *vivement.* Pourquoi?... (*Les yeux baissés.*) Je ne connais point cette Valérie... mais si elle refuse de comprendre... c'est peut-être par prudence... par amitié... c'est qu'il est des secrets qu'il ne faut pas deviner... parceque après s'être compris... il faudrait se séparer.

LAMB. Se séparer!

RUGÉN., *vivement.* Mais pardon... ce livre... vous ne lisez pas.

LAMB., *impétueusement.* Ah! madame...
EUGÉN. Mon oncle!

Scène X.

EUGÉNIE, LAMBERT, CANTAL.

CANT. Eh bien! qu'avez-vous donc?.....
vous parliez si vivement que vous aviez
l'air de vous disputer.

EUGÉN. Nous... nullement...

CANT., *saluant Lambert.* Monsieur... (A
part.) Encore le romantique cousin... un
artiste incompris... (Haut.) Je vous ai
fait attendre pour déjeuner, je parie?...
mais j'ai dormi tard... puis, cette cham-
bre que tu m'avais donnée communique
à la terrasse: j'y suis monté et je m'y
suis oublié. Cette vallée de Charleval est
magnifique... quel air pur! Il faut avouer,
que vous êtes bien heureux de vivre à la
campagne. Ici, du moins, on n'a pas re-
gret à sa contribution personnelle; on
respire pour son argent!... tandis que nous
autres citadins, nous vivons sous cloche,
comme des cantalons. L'industrie qui fait
tant de progrès devrait bien trouver, pour
nos villes, le moyen de distribuer de l'air
à domicile. — Du reste, je vais bientôt
jouir du même bonheur que vous. (à Eu-
génie.) Mais qu'as-tu donc? tu es rêveuse...

EUGÉN. Moi, mon oncle!

CANT. Oui, toi. Tu es triste... voyons,
qu'est-ce qui te manque pour être heu-
reuse? tu as un mari qui t'aime, des en-

fants qui se portent bien... tu devrais te trouver dans la vie comme une alouette dans le ciel! — Ah: je t'avertis, d'abord, qu'il faudra être gaie pendant mon séjour ici: j'aime la joie, moi; c'est commun, mais c'est sain. — Par état, d'ailleurs, les *rêveuses tristesses* me sont défendues... Je vous demande ce que l'on dirait d'un bonnetier mélancolique!

EUGÉN. Oh! mon oncle... un bonnetier...

CANT. Mais certainement. Est-ce que je n'expédie pas de la bonneterie dans les quatre parties du monde? — Après ça je sais bien que je pourrais dire comme beaucoup d'autres, *que je n'étais pas né* pour un pareil état! j'ai fait mes classes; j'ai même d'anciens condisciples qui sont devenus hommes de lettres, et qui, au lieu de chaussettes, comme moi, tricotent des vaudevilles et des mélodrames... (*Un domestique entre avec une bouteille qu'il place sur la table.*) Mais, voyons donc, est-ce que nous ne déjeûnons pas. (*Le domestique avance la table, puis il sort.*) Cette promenade sur la terrasse m'a ouvert l'appétit... Eh bien, toi?...

EUGÉN. Non, mon oncle.

CANT. Et monsieur?

LAMB. Je vous remercie.

CANT. Comment? on ne mange donc plus, ici? Ma foi, moi, c'est une trop vieille habitude pour que je m'en défasse... d'autant que je n'ai aucune prétention à me nourrir de mes rêves, comme toi, Eugénie

... Oh! oui, tu as toujours été romanesque, mais moi c'est différent... (*il s'assied.*) je ne suis qu'un de ces misérables bourgeois qui se marient dès qu'ils ont satisfait à la conscription, travaillent quarante ans sans se plaindre, et meurent, à la sourdine, de leur belle mort, avec la réputation d'honnêtes gens; en un mot, un véritable épicier.

(*Mouvement d'impatience de Lambert. Cantal mange; Eugénie travaille à droite; Lambert dessine sur la table à gauche.*)

EUGÉN. J'espère, mon oncle, que cette fois vous nous resterez quelque temps!

CANT. J'y comptais; mais j'ai fait à Rouen une rencontre qui a dérangé tous mes projets, et me force à me rendre à Paris aujourd'hui même.

EUGÉN. Comment cela?

CANT. Mon Dieu, en portant chez mon notaire les fonds que je viens de réaliser, j'y ai rencontré une cousine que je n'avais point revue depuis trente ans... une de mes belles danseuses d'autrefois.

EUGÉN. Et vous l'avez reconnue.

CANT. En l'entendant nommer... car la figure... était un peu changée. Nous avons renouvelé connaissance, et nous avons passé ensemble une soirée entière causant de notre jeunesse, de nos illusions d'autrefois!... j'ai même fini par me rappeler que j'avais été amoureux fou de cette belle cousine... à ma sortie du collège. — Enfin,

à force de revenir sur le passé, la conversation nous a amenés à parler du présent, et j'ai reçu de ma vieille amie de tristes confidences.

EUGÉN. Que lui est-il donc arrivé ?

CANT. Oh! mon Dieu, des infortunes ordinaires... le veuvage d'abord, puis la vieillesse, la pauvreté... enfin, l'abandon d'un fils qui a mieux aimé suivre ses inclinations que ses devoirs. Cette dernière douleur était la plus vive; je lui ai promis de pousser jusqu'à Paris, de voir son enfant prodigue, et de faire tous mes efforts pour le ramener à la raison.

EUGÉN. Et vous appelez ce fils ?

CANT. Louis Arvon.

LAMB. Arvon?...

EUGÉN. Vous le connaissez?...

LAMB. Un jeune poète.

CANT. C'est cela: il a abandonné un petit emploi, dont il vivait à Rouen avec sa mère, laissant celle-ci pauvre, malade, désolée; et maintenant il végète à Paris où il maudit notre siècle de fer, en adressant des odes à la Colonne et à la lune.

EUGÉN. Mais c'est donc un mauvais fils ?

CANT. Eh mon Dieu, non; c'est simplement un de ces jeunes gens qui se croient de grands hommes parcequ'ils sont pâles, ennuyés de vivre, et qui, sans se douter que le premier caractère du génie est une sublime patience, dépensent à se plaindre le temps qu'il faudrait employer à réussir.

(Lambert fait un mouvement qu'Eugénie remarque.)

EUGÉN. Vous êtes bien sévère.

LAMB. Pourquoi donc? Monsieur exprime l'opinion commune: un poète, un artiste ont-ils droit de se plaindre? A quoi ces gens servent-ils? à fabriquer quelques jouets dont s'amuse les femmes et que méprisent les hommes raisonnables!

CANT. Oh! pardonnez-moi, on n'est point si barbare: je sais aussi que ce qui est beau est utile et qu'il y a ici-bas une tâche différente pour chacun: humble pour le marchand, glorieuse pour l'artiste, honorable pour tous quand elle est bien remplie. — Mais il ne suffit pas de se décorer d'un beau nom, il faut prouver qu'on est digne de le porter.

EUGÉN. Est-il toujours facile de faire ses preuves? Le siècle n'est-il pas injuste quelquefois? il peut y avoir des génies méconnus.

CANT. Des génies méconnus? comment donc? on ne voit que cela depuis dix ans. Il n'est plus d'étude d'avoué qui ne cache un Gilbert, plus de boutique de barbouilleur où ne languisse un Michel-Ange; il y a en France, dans ce moment, débordement de grands hommes... sans que cela paraisse!... Les gens médiocres s'en vont comme les rois et les dieux, et, si l'on n'y veille, l'espèce s'en perdra.

LAMB. Oh! ne craignez rien, monsieur: la médiocrité se perdre, bon Dieu! Et qui

donc serait riche, heureux, puissant en France? où prendrait-on des députés et des académiciens? La médiocrité! mais n'est-ce point elle qui règne et qui a banni la poésie pour l'arithmétique? Ne sommes-nous pas à une époque marchande où tout se pèse et se mesure, et où les puissants ont un tarif à la place du cœur? — Ah! qu'ils furent heureux, nos maîtres, de vivre dans ces nobles siècles où Raphaël traitait d'égal à égal avec le pape, et où Pétrarque montait au Capitole!

CANT. Et où Le Tasse mourait fou en prison.

LAMB. Eh! monsieur, ce qui est plus lourd à supporter que les fers, c'est l'indifférence, c'est l'égoïsme; ce sont ces préjugés misérables qui garottent tous les élans; ce sont les jougs imposés aux cœurs de glace qui tuent l'artiste; non pas seulement celui qui écrit, qui peint ou qui taille le marbre, mais tous ceux qui sont poètes par le cœur.

CANT. Monsieur est artiste?

LAMB., avec dédain. Oui, monsieur.

EUGÉN., à demi-voix. Mon oncle!...

CANT. Pardon... ce que je disais ne s'adressait pas à monsieur Lambert, mais à ces parasites de la gloire, qui se croient de grands hommes uniquement parcequ'ils ne savent pas se résigner à être des hommes ordinaires... Lord-Byrons au petit pied, qui méprisent tout ce qui n'est pas extravagant comme eux, et vous traitent

avec dédain de marchands... pour peu que vous vous fassiez la barbe et que vous payiez vos contributions...

(*Il se lève. — Mouvement violent de Lambert.*)

EUGÉN., *vivement passant entre eux.* Eh mon Dieu!... (*souriant.*) les hommes discutent toujours, qu'on parle morale, art ou politique... quand on ne s'entend pas, ne peut-on causer d'autre chose?...

LAMB. Laissez dire votre oncle, madame, il est la voix du siècle, et il y a profit à l'écouter.

CANT. Oh! le siècle! c'est toujours de sa faute quand on ne réussit pas... Eh bien! moi, monsieur, j'ai plus de foi dans la puissance de la volonté: le véritable génie travaille, persévère; il n'accepte point l'obscurité, car il n'est génie qu'à la condition d'être fort. Je ne crois pas aux vocations qui ne se révèlent que par des plaintes; et je suis las d'entendre des oisifs mécontents médire du siècle qui les nourrit à ne rien faire, et abriter leur paresse sous le travail de ces marchands qu'ils raillent.

LAMB., *prenant son chapeau pour sortir.* Monsieur!... Pardon... ma patience n'est point encore à l'épreuve de certaines opinions... Mais je ne suis pas de ceux qui abritent leur paresse sous le travail des autres... je le ferai voir. (*Fausse sortie.*)

EUGÉN., *bas, l'arrêtant.* Restez.

Scène XI.

LES PRÉCÉDENTS, BAUDOIN.

BAUD., *entrant vivement.* M. Hamelin ?
... il n'est pas ici ?...

CANT. Non... Que lui voulez-vous, Baudoin ?

BAUD. Ce sont ses lettres... Ah ! pardon... il y en a une pour vous, monsieur Cantal. *(Il lui donne une lettre.)*

CANT. Merci... Tenez... Hamelin vous a entendu... le voici.

Scène XII.

LES MÊMES ; HAMELIN, *sortant de sa chambre.*

BAUD. Ah ! monsieur...

HAMEL. Le courrier ?... donne !...

BAUD., *bas.* Voici la lettre de la maison Durand.

HAM. Donne.

(Il hésite un moment à ouvrir la lettre ; enfin, il fait un effort, brise le cachet, et lit.)

BAUD., *comme plus haut.* Eh bien ? monsieur...

HAMEL., *fait un mouvement, et pousse une exclamation aussitôt contenue.* Ah !..

EUGÉN. Qu'y a-t-il donc ?...

HAMEL. Rien.. une lettre que, j'attendais... des affaires de commerce... *(Serapprochant de Baudoin, bas.)* La traite a été protestée...

BAUD. Ah! mon Dieu!

HAMEL. Silence!... tout est fini... aujourd'hui même je déposerai mon bilan... préparez les papiers que je vous ai demandés... je veux établir mes comptes, et prouver du moins à mes créanciers que mon malheur ne vient ni de désordre ni de déloyauté...

BAUD., *pleurant*. Oui... oui... monsieur.

HAMEL., *lui serrant la main*. Du calme, du calme... Va. (*Baudoin sort.*)

(*Pendant ce temps, Cantal lit sa lettre au fond; Lambert est appuyé contre la table à gauche; Eugénie s'oublie à les regarder.*)

HAMEL., *d'une voix qu'il s'efforce de rendre calme*. Eugénie... si vous avez des commissions pour Rouen... je m'en chargerai...

EUGÉN. Comment?...

HAMEL. Je viens de recevoir des nouvelles qui m'obligent à partir.

EUGÉN. Sur-le-champ?...

HAMEL. Ce soir... — Je serai peut-être retenu quelques jours à Rouen.

EUGÉN. Et vous me laissez seule ici?...

HAMEL. Lambert te tiendra compagnie...

EUGÉN. Ne partez pas!... je vous en prie...

HAMEL. C'est impossible...

LAMB., *bas à Eugénie*. Ne craignez rien, madame...

HAMEL., *à Cantal*. Mon oncle m'a pro-

mis d'être peu de temps à Paris... j'aurai des conseils à lui demander à son retour. (*Cantal a lu la lettre que Baudoin lui a remise, et a donné des marques d'un étonnement douloureux.*)

CANT. Je ne pars plus, mon ami.

HAMEL. Comment?

CANT. Louis Arvon, pour qui je me rendais à Paris, n'a plus besoin de moi.

EUGÉN. Que voulez-vous dire?

CANT. Il s'est tué.

EUGÉN. Dieu!...

HAMEL. Tué?...

CANT. Cette lettre vient de me l'apprendre; il est mort pour un fol et coupable amour qu'il n'avait pu faire partager.

HAMEL. Le malheureux!

LAMB. Et savez-vous s'il pouvait vivre sans être aimé? ah! quand on a concentré dans une dernière affection tout ce qui reste de force et de courage; quand on a trouvé une femme plus belle que la gloire; qu'on en a fait son rêve de chaque heure, sa sainte adorée; qu'on a attendu long-temps, souffert long-temps, et qu'à la fin cet amour espéré vous manque... que faire encore dans un monde devenu vide? il faut bien mourir... pour oublier!...

CANT., *à part.* Ah! je comprends...

HAMEL. Notre vie est-elle donc à nous seuls? nous morts, que deviennent les êtres qui comptaient sur nous et à qui nous étions chers?

LAMB. Heureux alors ceux qui ne sont aimés de personne.

HAMEL. Allons... toujours les mêmes découragements. — Puisque vous restez, mon oncle, vous qui avez si bien pratiqué la vie, tâchez de guérir ce malade et de lui rendre du courage...

CANT. J'ai déjà commencé la cure.

LAMB. J'épargnerai à monsieur l'ennui de la continuer, car je pars aussi.

EUGÉN., *à part*. Que dit-il ?

HAMEL. Toi?...

CANT., *à part*. Comment?

LAMB. Oui: je ne veux pas avoir l'air plus long-temps d'abriter ici ma paresse.

HAMEL., *vivement*. Que veux-tu dire?

LAMB. Rien... si ce n'est que je veux partir... depuis long-temps déjà j'aurais dû vous quitter; mais il est des lieux d'où l'on s'arrache avec peine!... Je me suis enfin décidé... ce matin... je retourne à Paris.

HAMEL. Mais d'où t'est venue cette résolution subite?

LAMB. Ne me le demande pas; je ne suis point un homme raisonnable, moi, tu le sais; j'agis à l'aventure et par fantaisie; laisse-moi, au moins, le privilège de ma folie, et n'exige pas que je justifie mon départ. Je suis venu sans cause, pourquoi ne m'en irais-je point de même?

HAMEL. Mais tu ne pars point aujourd'hui, cependant?...

EUGÉN., *vivement*. Oh! non...

CANT. Pourquoi donc?... monsieur a raison; sa place n'est point ici, c'est seulement à Paris qu'il peut conquérir la réputation que son talent mérite... et c'est se montrer son ami que de ne point le retenir... l'occasion d'ailleurs ne saurait être meilleure... cette voiture de retour, qui devait me conduire va partir dans deux heures; qui empêche monsieur Lambert d'en profiter?...

LAMB. Monsieur...

CANT. Vous prendrez ma place, c'est un service que je vous demande; vous n'avez aucune raison pour me le refuser, n'est-ce pas?... à moins que vous ne soyez *plus* décidé à partir?...

LAMB. Pardonnez-moi, monsieur; ce serait trop mal reconnaître l'intérêt que vous prenez à ma réputation, et votre empressement à me voir à Paris.

HAMEL. Quelques regrets que me cause ton départ, ce que mon oncle vient de dire m'empêche d'insister. Peut-être le bruit, l'éclat de Paris, réussiront-ils mieux à te distraire que la solitude. Notre maison est triste... elle peut le devenir davantage encore... Pars, Alfred, puisqu'il le faut: travaille avec courage, tâche de rencontrer la gloire sur ton chemin... et surtout le bonheur!

LAMB. Je saurai trouver du moins le repos!...

RUGÉN., *à part*. Le repos...

HAMEL. J'ai quelques lettres à écrire pour Paris; tu t'en chargeras, n'est-ce pas?..

LAMB. Volontiers.

(*Cantal remonte la scène en causant avec Hamelin, qui rentre chez lui.*)

LAMB., à Eugénie. Je vous remercie de l'hospitalité que j'ai reçue près de vous, madame; le souvenir que j'emporte durera autant que ma vie!... soyez heureuse.. et oubliez ce que j'ai pu jeter ici, pendant mon séjour, de tristesse ou d'ennui... il faut tout pardonner à ceux qui partent comme à ceux qui meurent.

EUGÉN. M. Lambert...

CANT., redescendant. Pardon... mais j'engage monsieur à faire ses préparatifs sur-le-champ.

(*Lambert salue et sort.*)

CANT., regardant Eugénie. Eh bien!... tu m'avais promis d'être gaie...

EUGÉN., tressaillant. Je suis gaie, mon oncle...

CANT. A la bonne heure... (*A part.*)
Je vais hâter le départ du cousin.

(*Il sort.*)

Scène XIII.

EUGÉNIE, seule.

O mon Dieu! mon Dieu!... mais ils ne savent donc point pourquoi il veut partir?.. ils ne l'ont pas compris, là... tout-à-l'heure, quand il a parlé de repos, quand il a dit qu'il fallait cesser de vivre lorsqu'on n'était point aimé!... oh! je ne veux pas qu'il meure, je ne veux pas qu'il meure!... Si

je pouvais lui parler du moins!... le supplier de vivre... oui... mais il faudrait le voir seul... et mon oncle à l'air de nous surveiller... Oh! que faire... que faire!...

(Elle s'assied en pleurant.)

Scène XIV.

EUGÉNIE, FRANÇOIS.

FRANÇ., *entrant en courant.* Je sais où c'est... Ah!... Faites excuse... madame.

EUGÉN., *tressaillant.* Que voulez-vous?

FRANÇ. C'est monsieur Lambert qui m'envoie.

EUGÉN. Eh bien?...

FRANÇ. Qui m'envoie chercher cette boîte...

(Il montre la boîte des pistolets posée sur la table.)

EUGÉN., *la saisissant.* Mais ce sont des armes!...

FRANÇ. Oui, madame... il m'a ben dit aussi de lui apporter ses pistolets.

EUGÉN. Ah!...

FRANÇ. J' peux t'y les prendre, madame?...

EUGÉN. Non... non... plus tard je les enverrai moi-même...

FRANÇ. Ça suffit.

EUGÉN. Allez... mais allez donc!

(François sort.)

Scène XV.

EUGÉNIE, seule.

Il faut que je le voie!... mais ici, c'est impossible, on pourrait nous surprendre... Si je lui écrivais... sur-le-champ... oui... c'est cela!... deux mots suffisent... (*Elle écrit: mettant le billet dans la boîte à pistolets.*) Maintenant ce billet là: je suis certaine ainsi qu'il le trouvera. (*Elle va à la porte de la chambre.*) Louise!... Louise!

LOUISE. Madame.

Scène XVI.

EUGÉNIE, LOUISE.

EUGÉN. Écoute... M. Lambert est-il chez lui?

LOUISE. Oui, madame; je viens de le voir entrer dans le pavillon qu'il occupe.

EUGÉN. Seul?...

LOUISE. Seul, madame.

EUGÉN. Porte-lui ces armes qu'il a demandées... tu les lui remettras à lui-même... à lui seul... entends-tu?...

LOUISE. Oui, madame.

EUGÉN. Va. (*Louise sort.*) Et moi, rentrons, car je sens que mes larmes me trahiraient...(*Elle rentre dans la chambre à droite.*)